

TOUR D'HORIZON

## Fatigue de guerre, obstination d'artistes

À chaque nouvelle flambée de violence, une même interrogation ressurgit : comment continuer à créer dans un pays au bord du gouffre ? Où puiser la force, le souffle et l'énergie pour continuer à imaginer, à inventer, à produire quand tout s'effondre autour de soi ? Témoignages.



Camille Ammoun, écrivain et politologue. Avec son aimable autorisation

**Zéna ZALZAL**

Entre épuisement mental, instinct de survie et irrépressible besoin de création, la scène culturelle libanaise se retrouve une nouvelle fois au pied du mur.

À chaque guerre, ses acteurs ont mobilisé toutes leurs forces pour ne pas sombrer. Après chaque épisode de violence, peintres, sculpteurs, photographes, comédiens, auteurs, metteurs en scène, designers, danseurs ont redoublé d'ardeur et de créativité pour défier le sort. Et montrer au monde le vrai visage du Liban. Sauf qu'au bout d'une succession ininterrompue d'affrontements, de crises et de secousses politico-économico-sécuritaires, la résilience – ce mot désormais honni des Libanais – s'étiolle. La lassitude s'installe. Et, parfois, surgit chez eux, comme chez l'ensemble de la population, cette question : à quoi bon continuer ? Certes, au regard du désastre total que vit une large fraction de la population libanaise, le sujet semble dérisoire. Mais la question mérite d'être posée : cette nouvelle guerre risque-t-elle d'épuiser les dernières cartouches d'une scène artistique et culturelle qui jusque-là avait fait preuve d'un invincible esprit de survivance ? Éléments de réponse à travers quelques témoignages.

**Lina Abyad : Mettre en scène pour surmonter la fatalité**

Au théâtre Monnot, à Achrafieh, la dizaine de comédiens de la pièce *Mensonge blanc* d'Alexandre Najjar (dont la première est prévue aujourd'hui mercredi 11 mars, à 20h) poursuivent dans une ambiance fiévreuse et angoissée, atténuée cependant par « le soulagement à se retrouver ensemble », indique Josyane Boulos, la directrice du théâtre et l'une des interprètes de cette comédie qui, ironie du sort, revient sur les débuts de la guerre du Liban en 1975. Cette interminable guerre qui se reproduit ponctuellement sous différentes formes, avec différents protagonistes, et un même résultat : la destruction d'un pays et de l'âme de son peuple.

Pour Lina Abyad, la metteuse en scène, créer au Liban relève presque

d'une fatalité. « J'avais prévu les comédiens en entamant ces répétitions qu'à chaque fois que je présente un spectacle, une guerre se déclenche », s'écrit-elle amèrement. Une fois de plus, la réalité lui a donné raison. Depuis son retour à Beyrouth en 1996, Lina Abyad a monté plus d'une quarantaine de pièces, dont seules deux ou trois ont échappé aux reports imposés par la situation : bombardements, attentats, invasions, soulèvements...

« C'est comme si j'étais condamnée à travailler dans des situations extrêmes et en dépit des coups d'arrêt et des avortements programmés, confie-t-elle à *L'Orient-Le Jour*. Mais suspendre une pièce signifie interrompre le travail d'une équipe d'une vingtaine de personnes. Je n'ai donc vraiment pas le choix. »

Elle rappelle néanmoins que tenter d'accomplir et d'achever une œuvre dans une telle agitation émotionnelle, dans cette permanente situation de survie, est extrêmement douloureux. Physiquement comme mentalement. « Essayer d'élaborer quelque chose de beau et d'esthétiquement viable alors que tout s'effondre autour de nous est, en réalité, tout simplement humainement insupportable », dit-elle.

Elle s'y attelle pourtant, car au sortir de la dernière guerre de 2024 au cours de laquelle, « paralysée et épuisée mentalement », elle avait été incapable de travailler, elle s'était fait une promesse : « Continuer à travailler, à lire, à poursuivre mes projets lors de la prochaine guerre. Parce que comme le dit l'un des personnages de *Mensonge blanc* : "La paix reviendra, il faut être prêt." »

**Ali Chahrouh, chorégraphe : Danser pour porter nos voix au monde**

Même son de cloche du côté du chorégraphe et danseur Ali Chahrouh qui évoque « l'épuisement, la fatigue et ce sentiment pénible de vivre en permanence sous la menace d'un nuage sombre ». Il continue malgré tout à répéter avec sa troupe *When I Saw the Sea*, son dernier spectacle créé à Beyrouth en mai dernier, présenté avec succès à Avignon en juillet 2025, et dont la tournée programmée dans plusieurs pays européens devait débuter



La metteuse en scène Lina Abyad. Avec son aimable autorisation

par une représentation la semaine dernière en Espagne. Une première date le 7 mars qui a coïncidé avec le retour de la guerre au Liban et qui a donc été annulée faute de disponibilité de vol depuis Beyrouth. « Mais nous prenons l'avion ce mercredi à destination de Milan, où nous avons une performance dans un festival », assure-t-il.

Malgré l'angoisse du danger et l'inquiétude de laisser leurs familles sous les bombardements, les membres de la troupe ont choisi de maintenir la tournée.

« Nous sommes bien conscients que toute cette peur et cette tension risquent d'impacter notre santé. Mais notre priorité reste de porter nos voix, notre art à travers le monde, pour partager nos récits, par le biais de la danse, de nos corps, et contre ainsi ceux qui veulent effacer notre présence. Car ce que traverse aujourd'hui le Liban relève d'une guerre d'élimination », estime Ali Chahrouh. « Mais nous ne nous laisserons pas faire. Nous avons toujours résisté de la sorte et nous continuerons à le faire », martèle ce chorégraphe dont le travail, régulièrement à l'affiche des festivals internationaux depuis 2010, puise essentiellement dans les rituels de deuil, la poésie arabe et les récits intimes du monde arabe.

**Nadine Begdache : Ne jamais abdiquer**

À la galerie Janine Rubeiz, à Raouché, la grande exposition collective « Beyond the Frame » devait ouvrir ses portes ce mercredi 11 mars. Fruit d'un appel à candidatures destiné aux artistes en milieu de carrière – libanais ou résidant au Liban –, le projet avait mobilisé pendant des mois la galeriste Nadine Begdache et la curatrice Manar Ali Hassan, entourées d'un jury composé de personnalités du monde de l'art, parmi lesquelles Juliana Khalaf, Sandra Dagher, Nayla Tamraz, Walid Sadek et Bassam Kahwagi. Consacrée aux représentations identitaires et sociales du sujet féminin, l'exposition a été suspendue. Mais elle n'est pas annulée. « Elle aura lieu », affirme la galeriste sur un ton de défi.

En plus de trente ans d'activité à la tête de la galerie Janine Rubeiz, elle a

toujours fait preuve d'une résistance obstinée face aux différentes crises qu'a traversées le pays, convaincue que « le Liban et sa jeunesse en valent la peine ». En soutenant prioritairement les talents locaux, en ouvrant ses cimaises à de nouvelles générations et en transformant les pires contextes en matière d'inspiration pour ses artistes, elle a fait de son espace l'un des lieux essentiels où l'art libanais persiste, s'exprime et se réinvente. Un lieu où la création contemporaine libanaise, présentée dans la diversité de ses voix, a pris ces dernières années toute son ampleur de témoignage d'un vécu collectif. Alors, même si ce nouvel épisode de guerre semble d'une ampleur inédite, la dame blonde se dit « déterminée à ne pas abdiquer ».

**Camille Ammoun : Écrire avec un sentiment d'urgence accru**

Après des études en économie et sciences politiques effectuées à Beyrouth, Paris et Bologne, Camille Ammoun a travaillé dix ans à Dubaï sur les questions urbaines et de changement climatique, avant de retourner au Liban en 2018. Depuis son retour, un an avant le mouvement de protestation d'octobre, l'écrivain et politologue n'aura connu qu'une brève période de répit. Pas de regrets cependant pour cet auteur qui privilégie une écriture du présent et qui a fait de « Beyrouth dans le monde » la matrice de sa réflexion, les événements qui s'y succèdent nourrissant, paradoxalement, son œuvre.

Dans *Octobre Liban* (éditions In-culte, 2020), récit qui débute le 17 octobre 2019 avec la révolution libanaise et se termine le 4 août 2020 dans la désolation de l'explosion du port de Beyrouth, il avait utilisé ses déambulations dans les rues beyrouthines comme support à une description de la corruption du système politique libanais. Idem pour le texte qu'il vient de terminer pour *Beyrouth Rivages*, un ouvrage collectif auquel il participe, avec Charif Majdalani et Hyam Yared entre autres, dont la sortie est prévue en juin 2026 par les éditions La manufacture de livres.

« Qu'il s'agisse de romans ou d'es-



L'artiste Nada Sehnaoui. Photo Milad Ayoub

saï, explique ce membre de la Maison internationale des écrivains à Beyrouth (Beyt el-Kottab), ce que je vis va se refléter dans le ton de mon écriture. Qui sera influencé par mon humeur : optimiste comme on pouvait l'être lors de l'élection du nouveau président et du gouvernement Salam, ou triste et chargé d'angoisse dans les jours que nous vivons. Et même si mon ouvrage actuel n'est pas un essai destiné à raconter ce qui se passe, cette émotion différente qui passe dans mon écriture va ressortir de mon texte et transmettre forcément quelque chose de ce contexte catastrophique que nous traversons », indique-t-il. Alors, malgré « la lassitude, la fatigue et l'inquiétude face à cette nouvelle guerre à l'issue imprédictible », Camille Ammoun déclare s'atteler à l'écriture avec un sentiment d'urgence accru.

**Nada Sehnaoui : Nous sommes condamnés comme Sisyphe...**

« Les Libanais sont, semble-t-il, condamnés à avoir des vies de Sisyphe », s'empare pour sa part Nada Sehnaoui. Elle-même en offre une illustration frappante. Après l'explosion du 4 août 2020 qui avait détruit son atelier de Mar Mikhaël, l'artiste plasticienne avait reconstruit dans ces mêmes murs un espace pluridisciplinaire baptisé kenshō. Inauguré en décembre dernier, ce lieu pensé comme un « havre de paix au cœur de la ville », mixant expositions, pratiques de bien-être – yoga, danse, *sound healing* – et une expérience culinaire inspirée de l'esthétique japonaise, voit déjà sa viabilité menacée.

« Si cette nouvelle guerre se prolonge, nous risquons de mettre la clé sous la porte », déplore sa conceptrice. Bien que « choquée et révoltée par ce spectacle de folie et de destruction, par le sort auquel sont livrés des milliers de Libanais jetés sur les routes », cette artiste engagée refuse cependant de renoncer « à ce pays, à notre vie dans ce pays, ou à l'avenir des générations à venir ».

**Abed el-Kadiri : L'art comme souffle, guérison et résistance**

Quelques jours seulement après l'inauguration de son exposition

« Remains of the Last Red Rose » à la galerie Tanit, la double explosion qui dévaste le port de Beyrouth le 4 août 2020 frappe de plein fouet l'espace et endommage les œuvres de Abed el-Kadiri. Sous le choc, l'artiste transforme aussitôt la catastrophe en geste créatif : au cœur même de la galerie encore jonchée de gravats, il entame une nouvelle œuvre à partir des fragments de ses toiles déchirées.

Intitulée *Today, I Would Like to Be a Tree* – « parce que seuls les arbres ont résisté à la destruction, devenant les témoins silencieux des paysages ravagés », explique-t-il –, la murale figure une forêt composée comme un puzzle dont les pièces seront vendues afin de soutenir les victimes de la catastrophe. Cette œuvre inaugure une série dans laquelle l'artiste fait de la solidarité le moteur de son travail. En 2024, en pleine guerre entre Israël et le Hezbollah, il réalise ainsi une seconde murale fragmentée de quarante pièces, *Today, I Would Like to Be a Tree – Lebanon Valley*, présentée en 2025 au Katara Art Center afin de lever des fonds pour les Libanais déplacés par le conflit.

Transformer chaque épisode de violence en ferment d'un art engagé semble être devenu la ligne de conduite de Abed el-Kadiri. « L'art n'est pas une pratique réservée aux moments de loisir, affirme-t-il. C'est une respiration, une position humaine et morale face à la mort qui nous nargue. » Alors, ce nouvel épisode de bombardements israéliens sur le Liban va-t-il enclencher un projet artistique solidaire dans la lignée des deux précités ? « Je ne peux vraiment pas l'assurer à ce stade, répond l'artiste. D'autant que les frappes qui ont visé l'hôtel Comfort à Hazmiyé, à quelques centaines de mètres de mon domicile, m'ont contraint à arrêter de peindre dernièrement. Pour l'instant, ma priorité est de mettre ma famille en sécurité. » « Nous allons donc nous déplacer, laisser derrière nous la maison et l'atelier. Mais il y aura toujours une place dans ma valise pour un carnet de croquis et des crayons. Parce que c'est par l'art, comme un geste de guérison et de résistance, que je choisis d'affronter ces moments », déclare-t-il.



Le danseur et chorégraphe Ali Chahrouh. Photo Léa Skayem



L'artiste Abed al-Kadiri. Photo Laura Boushnik



Nadine Begdache posant devant sa galerie à Raouché en 2022. Michel Sayegh/Archives L'OLJ